

L'honnête homme aime le bien, quel qu'il soit. Il ne choisit pas entre le bien et le bien, entre le bien qui honore et le bien qui meurtrit. Il l'aime tout entier, sous toutes les formes, parce qu'il est le bien.

De même l'honnête homme ne distingue pas entre le mal et le mal : Tout mal lui est odieux. Placez l'honnête homme au fond d'une forêt, dans un souterrain impénétrable, loin de tout regard, certain que son acte ne sera jamais connu ; il aimera mieux mourir que de faire le moindre mal, même secret. Ce mal, si petit qu'il soit, un simple mensonge, une légère injustice, pourrait sauver sa position, lui procurer de l'avancement ; il ne le fera pas. Il tombera plutôt, en disant avec un grand pape : " J'ai aimé la justice, et j'ai haï l'iniquité, voilà pourquoi je meurs."

L'honnête homme a le respect de sa parole. Il ne la donne pas à tout propos ; il ne la jette pas à la légère ; il n'a nul besoin de l'étayer sur son honneur. Mais quand il l'a donnée il la tient. Les événements peuvent changer, la parole reste. Celui qui l'a reçue n'a pas d'inquiétude. Il dit : Je suis en paix, j'ai sa parole.

Comme il a le vif sentiment du bien et du mal, du vrai et du faux, l'honnête homme a le sentiment du juste et de l'injuste ; *Cuique suum*, à chacun ce qui lui appartient. C'est son principe absolu. Sous aucun prétexte, même en chose minime, il ne touche ni à l'honneur, ni à la vie, ni à la femme, ni aux biens de son prochain. C'est un bon voisin qu'un honnête homme. Cela vaut mieux que dix gendarmes.

L'honnête homme n'est pas libre. Il a un maître dont il accepte les ordres sans les discuter, un tyran devant lequel il s'incline toujours : c'est son devoir. Il lui sacrifie son temps, son plaisir, sa fortune, sa position, quelquefois sa vie. Que dis-je ? Il lui sacrifie jusqu'à la vie de sa femme, de ses enfants ; on voit ce spectacle sublime d'un homme qui n'a qu'une goutte de vie, qui ne dure qu'un jour, et qui sacrifie tout, même ce qu'il a de plus cher, de plus sacré, même sa femme la plus aimée, même ses enfants adorés, à l'accomplissement de son devoir.

Ne le plaignons pas, du reste. Si le devoir meurtrit, en meurtrissant il béatifie. Hors de lui, il n'y a que douleurs. Eudoxe est aujourd'hui vêtu d'hermine et de pourpre. Il siège sur les plus hauts bancs de la cour. Mais il a fait des bassesses pour arriver jusque-là. Quels détours donnés à sa conscience ! Quelles menées perfides pour écarter des rivaux ! Que de complaisances coupables et de lâches prosternements devant le pouvoir ! Enfin le voilà arrivé. Vous le croyez heureux ; il paraît l'être. Les complaisants ne manquent pas, les flatteurs essayent de lui faire oublier sa honte. Lui ne l'oublie pas. Elle dort avec lui sur son oreiller ; elle le réveille la nuit. Elle lui dit tout bas : Tu es un misérable. Tandis que celui qui a toujours fait son devoir, qui s'est sacrifié à sa conscience, a la paix dans le cœur. Une noble fierté se lit sur son visage. Il n'a pas le regard fuyant d'Eudoxe ni sa contenance embarrassée. Il traverse, le front haut, l'assemblée de ses concitoyens, sûr de ne jamais rencontrer un sourire ou un dédain. Il regarde ses enfants et